

Sergio Kokis, Gilles Archambault, India Desjardins

Michel Lord

Numéro 143, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64701ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2011). Compte rendu de [Sergio Kokis, Gilles Archambault, India Desjardins]. *Lettres québécoises*, (143), 37–38.



Sergio Kokis, *Dissimulations*, Montréal, L'évesque éditeur, coll. « Réverbération », 2010, 239 p., 25 \$.

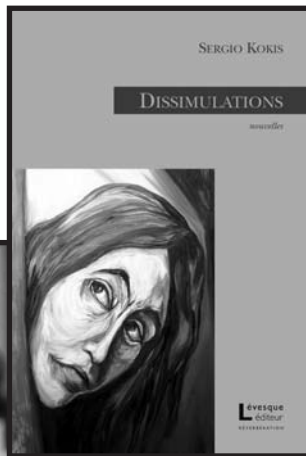
Entre la nouvelle et le fableau

Pour son retour en littérature, après un silence de deux ans, Sergio Kokis a choisi la nouvelle, lui qui a déjà fait paraître plus d'une quinzaine de romans. Unifiées autour du thème-titre de la « dissimulation », les quinze nouvelles sont pour la plupart bien développées.

Parfois, le lien thématique est plutôt ténu, comme dans « L'anniversaire de Polycarpinho » (parue dans XYZ en 2007), nouvelle facétieuse, chapeauté par des remarques générales — comme souvent dans le recueil — sur les débuts de la vie. Ce qui conduit au por-



SERGIO KOKIS



trait d'une jeune mariée fragile qui a une grossesse difficile et accouche d'un enfant gracile. Très catholique, elle promet à saint Polycarpe de ne pas faire l'amour pendant un an si son bébé survit. N'en pouvant plus de désir, ratoureux, le mari s'arrange avec sa belle-mère et le curé pour que la promesse soit écourtée.

Une variété de portraits

La dissimulation est plus apparente dans d'autres nouvelles. Il s'agit alors de dissimuler un crime (un viol, un vol), un statut social (une femme du peuple qui veut avoir l'air riche), une œuvre littéraire qui dénature la littérature nationale, un homme sans foi qui devient prêtre malgré tout...

Le recueil s'ouvre avec fracas. « Un tout petit viol » illustre le cas d'un chasseur qui revient de sa saison de chasse et trouve sur son chemin une belle Métisse qu'il viole et viole à plusieurs reprises. Arrivé dans une auberge, il cherche à dissimuler son crime sous le mensonge, mais mal lui en prend.

Le ton n'est pas toujours sérieux et la nouvelle flirte à l'occasion avec son ancêtre le fableau. Ainsi, dans « Maître Carducci », un barbier adore l'invention verbale, ce dont il jouit avec une maîtresse mulâtre. Mais un jour, elle exige qu'il la traite avec

Il faut lire ce recueil d'un des écrivains québécois de la mouvance migrante dont les œuvres, loin de dénaturer notre paysage culturel et littéraire, l'enrichissent par son étonnante envergure.

autant de respect que sa femme. Cherchant à dissimuler sa véritable nature, la femme tue la passion que l'homme a pour elle.

« Le goupillon » est la nouvelle la plus cocasse, façon de parler. Une enfant abandonnée est adoptée par un couple de paysans qui l'exploitent comme servante. Un jour, un beau jeune chevalier passe par là et lui donne un enfant. Le paysan, qui trompe sa femme, se croit le père, mais l'enfant est trop beau pour qu'il soit de lui. L'enfant grandit en beauté, en grâce et en intelligence. Aussi le curé le convainc d'aller au séminaire. Même s'il n'a pas la foi, il devient prêtre, et, suivant les conseils de son curé, il se met à distribuer ses charmes dans une paroisse devenue grâce à lui très heureuse.

Le migrant et la critique

« Un arbitre du goût » est la nouvelle la plus « critique ». Elle porte justement sur les rapports entre un écrivain et un critique. Ce dernier, Léopold Lenôtre, « très à cheval sur la pureté de nos lettres nationales » (p. 76), a enlevé et fait prisonnier un écrivain d'origine étrangère, un Antillais, Joachim Marcellus, pour lui faire des aveux, la leçon aussi. Il admire son œuvre, mais le déteste et veut le tuer, car il a écrit un livre définitif sur son œuvre et ne veut pas que les œuvres à venir modifient son interprétation et souillent la littérature nationale. Mais l'écrivain parvient à renverser la situation, à faire la leçon au critique. Je n'en dis pas plus.

Il faut lire ce recueil d'un des écrivains québécois de la mouvance migrante dont les œuvres, loin de dénaturer notre paysage culturel et littéraire, l'enrichissent par son étonnante envergure.



Gilles Archambault, *Un promeneur en novembre*, Montréal, Boréal, 2011, 236 p., 22,95 \$.

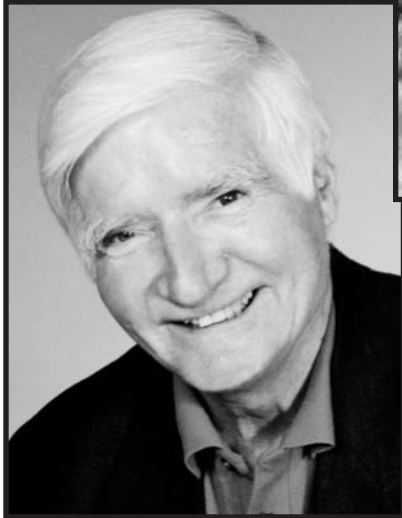
Jazz sur les aléas de la vie

Que dire de plus sur Gilles Archambault qui n'a pas été dit? Prix David en 1981 pour l'ensemble de son œuvre, Prix du Gouverneur général 1987 pour son recueil de nouvelles *L'obsédante obèse*, l'homme — près de cinquante ans après son premier roman (*Une suprême discrétion*, 1963) et au bout d'une trentaine d'œuvres — travaille pourtant toujours sans relâche.

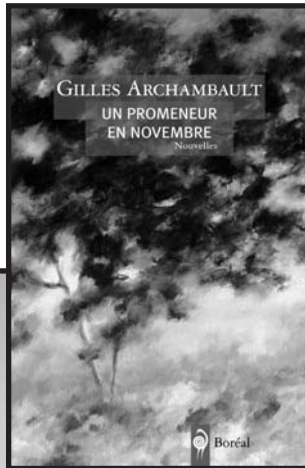
Son huitième recueil de nouvelles, *Un promeneur en novembre*, ne cause certes pas de surprise ni ne déçoit, du moins pas ceux qui, comme moi, apprécient cette prose plutôt sombre qui jasse sur les aléas de la vie d'êtres sans joie, mais qui touche une corde sensible, celle de la finalité de toute chose. Cela dans un style qui semble voler au-dessus de tous les nœuds de vipères.

Dans les dix-sept nouvelles du recueil, jeunes et vieux sont dans le même bateau. Il n'y a plus rien, comme chantait Léo Ferré. Ainsi, dans « Le jardinier », le narrateur,

jeune homme de 35 ans, passe une journée à discuter avec son jardinier, 60 ans. Ce dernier lui dit qu'il est en train de « gaspiller [r] les meilleures années de [sa] vie », mais le jeune homme lui fait cette étonnante réponse : « Le travail, je n'y crois plus. La vie de couple, je l'ai ratée de façon lamentable. » (p. 66) Il n'y a « rien à fêter »



GILLES ARCHAMBAULT



dans la nouvelle du même nom, qui se présente comme une scène — une querelle en fait — entre deux amants. L'homme insulte la femme qui pleure, lui dit que c'est fini entre eux, puis revirement : comme il ne peut voir la femme avec qui il veut être ce soir-là, il change d'attitude, devient humble.

La vie qui pèse, qui ennuie

Déjà la nouvelle éponyme nous mettrait sur la piste du malheur. « Un promeneur en novembre » illustre le cas d'un ancien chauffeur de ministre à la retraite, seul, divorcé, qui voit peu sa fille qu'il aime sans réciprocité, fréquente une seule voisine, parle à son père une fois par semaine. Il se sent détruit.

Parfois le personnage abhorre la société, la famille même. Comme Anna, dans « L'anniversaire de grand-mère », qui est fêtée par sa famille pour ses 65 ans, mais préférerait être seule ou avec son nouvel amant. Point malheureuse, point heureuse non plus, elle semble traverser l'existence, comme cette petite fête au restaurant, en étrangère aux choses du monde, telle une somnambule. Les relations familiales sont toujours pénibles chez Archambault. C'est même là son leitmotiv qu'il enfonce jusque dans la cruauté. Une mère et sa fille, dans « Le chagrin des autres », se promènent dans les rues de Montréal et vont boire un verre dans un bar. La mère s'inquiète du bonheur de sa fille alors que cette dernière trouve que sa mère, « la vieille » (p. 124), qui n'a que 50 ans, est « ridicule » (p. 129) et qu'elles se ressemblent : « Enquiquineuses, emmerdeuses. Seulement moi, vois-tu, il me semble que parfois je m'en rends compte. Je tente même de corriger le mauvais exemple que tu m'as donné. » (p. 128) La fille quitte le bar sans même regarder sa mère.

« Dans le silencieux automne », la plus longue du recueil, ferme le bal. Le narrateur, 60 ans, romancier et traducteur, va rendre visite à son frère aîné, Claude, presque mourant. Ils parlent de leur passé, surtout de leur enfance : « Claude n'a jamais cessé d'évoquer le bonheur perdu de l'enfance. Je ne l'ai pas connue, cette période de félicité. Peut-être ai-je été distrait. » (p. 231)

Seuls, absents, distraits, malheureux, les personnages de Gilles Archambault attirent le malheur ou s'y engouffrent presque avec délectation. Mais n'est-ce pas le cas de tous les Meursault, Roquentin, Bovary ou autres Desqueroix de ce monde ?

☆ 1/2

India Desjardins (dir.), *Cherchez la femme*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Tous continents », 2010, 237 p., 19,95 \$.

À hue et à dia

J'aurais beaucoup à dire sur le recueil collectif *Cherchez la femme*, mais j'en dirai peu. Rien ne sert de s'acharner sur une entreprise fort inégale qui tire à hue et à dia sur le thème éponyme.

Ça commence mollement avec un texte de celle qui dirige l'ouvrage, India Desjardins qui, dans « Adam et Eve (version "si Dieu avait dit à Ève d'apprendre à être bien toute seule") », offre une parodie de la partie de la Genèse au paradis terrestre. Le discours reprend les principaux éléments du mythe, mais le trempe dans la rhétorique contemporaine



INDIA DESJARDINS



bio-écologique. Charmant, mais sans plus, et écrit avec légèreté sauf exception : « *Le poids de la solitude lui pèse* », « elle a déjà imaginé cette scène [...] dans sa tête » (p. 3). Au fait, ce n'est pas une nouvelle, mais un conte.

Une bonne partie des auteurs sont spécialisés dans la littérature jeunesse, comme Desjardins, d'autres sont auteurs depuis peu, comme Marie-Julie Gagnon, dont la notice biobibliographique souligne que l'auteure « passe [...] beaucoup trop de temps sur Twitter » (p. 231). Résultat, sa « nouvelle », « La ronde et ses montagnes russes », n'est qu'un tissu de twittages. Il y a quelques bonheurs comme dans « Notre château fort » de Claudia Larochelle. La narratrice raconte comment, après avoir perdu une amie, elle s'accroche à la vie à cause de sa fille. Un beau texte, simple, émouvant. Isabelle Gaumont, avec « Parfaite », se fait quant à elle mordante dans sa description fort réussie de l'inhumanité qui entoure les concours de beauté pour petites filles que l'on exploite pour le bonheur de mamans cruelles et insensibles.

Certains auteurs connus donnent également de bonnes nouvelles. Je pense à Marie-Hélène Poitras (« Les démons ») et Patrick Senécal (« Fammes ») dont le texte de science-fiction est plutôt hilarant. ¹⁹

J'aurais beaucoup à dire sur le recueil collectif Cherchez la femme, mais j'en dirai peu. Rien ne sert de s'acharner.